

L'antre du poème

Michèle Lalonde

Volume 2, numéro 3-4 (9-10), mai-août 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59734ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lalonde, M. (1960). L'antre du poème. *Liberté*, 2(3-4), 209-211.

L'antre du poème

Un troisième ouvrage du poète Yves Préfontaine, intitulé **L'ANTRE DU POÈME** vient de paraître aux Editions du Bien Public, à Trois-Rivières. Le livre, qui reproduit en page couverture une maquette originale de Mousseau, propose un texte de grand intérêt dans cette présentation visuelle bien contrastée qui sollicite résolument le regard et rompt ainsi avec l'habituelle discrétion des plaquettes publiées jusqu'à maintenant.

Il ne s'agit pas à proprement parler d'un recueil de poèmes, mais d'une collection d'aphorismes, *notes hasardeuses qui se sont découvertes un sens, une direction vers...*, et qui tentent d'intelligier l'obscur expérience *anté-poétique*, le moment où se consomment toutes les contradictions de l'angoisse et de la fièvre par lesquelles la conscience s'allumera douloureusement au Poème.

Cette tentative s'annoncerait présomptueuse si on ne la sentait si anxieusement exigée par un besoin d'affronter le mystère, de l'interroger, de lui faire avouer ce qu'il est, de se l'approprier, ne serait-ce que pour y mieux consentir. Chaque aphorisme est, en ce sens, une stratégie, une façon de poser la question autrement, de prendre le mystère au mot. Il est inévitable qu'une telle ambition fasse échec dans la mesure où elle se sait déjà conditionnée elle-même par le mystère et — se trouvant dès lors dans l'impossibilité de le transcender tout à fait — ne réussit à le dénoncer qu'imparfaitement, dans un langage d'autant moins clair que fidèle. Car comment trouver les mots de l'Informulable, sinon au bord même de l'obscur? *Ce qui m'importe à peine se formule*, dit le poète. Il ne fait pas de doute que cette tentative comporte le risque d'un apparent ésotérisme que le lecteur inattentif ou impatient de prendre superficiellement connaissance de l'oeuvre, accueillera peut-être avec ingratitude. L'oeuvre réclame, pour être authentiquement appréciée, une disponibilité de la conscience intuitive et une capacité d'inquiétude à l'égard des réalités dont l'auteur laisse éclater les paradoxes. Il faut consentir ici au rythme syncopé d'une pensée qui ne procède pas selon un mode d'enchaînement logique et ininterrompu, mais qui veut obéir à toutes les soudaines poussées de fièvre et progresse ainsi par jaillissement subit, par illuminations intermittentes et imprévisibles qui invitent

l'esprit, pour une précieuse seconde de lucidité, à relever le défi de l'Inconnaissable.

Ce dernier thème est constant à travers tout le recueil et recrée l'unité de cette succession d'aphorismes, si bien que le caractère discontinu de l'oeuvre n'apparaît désormais tenir qu'à la seule formule extérieure. C'est le *mode* de penser qui est discontinu, mais non pas les inquiétudes elles-mêmes dont se nourrit l'esprit tourmenté par *cette ténèbre du connaître*.

D'où vient que nous éprouvions le besoin de porter le pas en avant vers un autre pourquoi toujours plus vaste, toujours plus tragique? Rien plus ne répond et nous continuons d'avancer dans notre désert étincelant de promesses et d'ordures. Et nous — l'homme — continuons de connaître, d'accumuler nos sommes enténébrantes.

L'autre du poème est ce lieu intérieur où toutes les forces antinomiques de l'être humain renouvellent le suprême effort de l'angoisse pour soulever la conscience vers son véritable objet, vers cet *outre-réel*, ce *là-bas* qui recule à mesure et qui se dérobe toujours de l'autre côté du connu. Le besoin de *savoir*, contrarié de frontière en frontière, prépare la revanche du Poème. Car c'est le verbe, catapulte du connaître, qui accomplit l'homme et confirme l'acte orgueilleux d'être *vivant*, c'est-à-dire encore inassouvi et capable d'au-delà.

Cette seconde où les puissances intérieures se résolvent, où de derrière le silence s'incarne une formulation.

Cette seconde où le silence et le bruit se conjuguent pour la plus haute chance du langage, c'est-à-dire de l'homme

Cette seconde, Poème, ta seconde...

Et par toi transfiguré celui qui se fait voix très charnelle, constante perception du rythme et des forces.

Préfontaine propose donc ici une évaluation de l'activité créatrice et formatrice¹ et une conception de la poésie comme

¹ Les considérations sur le lieu plastique, le geste et la toile du peintre sont reliées aux aphorismes.

moyen de connaissance, manifestation victorieuse de l'homme *dans sa quête de grand jour spirituel*. Cette connaissance est à la merci de l'intuition, mais d'une intuition fomentée au foyer de l'être tout entier, depuis son paradoxe même et non pas uniquement d'un intellect absous de la tumultueuse réalité humaine et qui fonctionnerait sans cette dernière, privé des occultes ressources de la terre et du sang.

Poésie, dépoli miroir du savoir: formuler au paroxysme cette présence vive de l'homme face à l'univers...

...

Poésie, ou l'agrandissement de l'esprit par l'universelle énergie à partir de mots qui naissent d'homme et de monde emmêlés.

Dans la mesure où elle ne saurait être qu'intuitive, l'auteur perçoit que cette connaissance reste en perpétuelle instance de recommencement. Le poème est échec sitôt que triomphe, *amorçe de survie ou borne de défaite*. Il subsiste toujours un au-delà, un envers du poème que le prochain poème tentera rageusement d'atteindre et de posséder.

Alors il y aura explosions ravageuses. Puis, silence. Puis, naissance de l'autre soif

...

Dire cet instant où tout doit être dit, et où l'on sait d'avance que rien jamais ne sera dit. — A moins...

Le poème n'a dès lors de véritable sens que dans la mesure où il est simultané à l'angoisse de l'homme — au moment où il est acte, affirmation d'être vivant — et s'il hurle *notre néant à remplir d'une vierge réalité*. D'où sa pauvreté dérisoire sitôt qu'il a fini de s'accomplir comme geste, pour rester codification seulement, squelette de mots, *spectre fragile vidé de tout effroi salutaire*.

L'ANTRE DU POEME conclut à cette certitude exigeante que *tout est à refaire, ET LE VERBE ENCORE A INCARNER*.

Michèle LALONDE